LYMAN J. GAGE.

Le secrétaire du Trésor, sur les agissements de qui le Congrès a demandé des informations, sera, à son départ de Washington, le chef d'une Banque Nationale des Etats-Unis. Cette banque, modelée d'après la Banque d'Angleterre, constituera la puissance monétaire centrale des Etats-Unis.

TEMPERATURE

Du 12 janvier 1900.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	52	11
Midi.....	54	12
3 P. M.....	56	13
6 P. M.....	54	12

Bureau météorologique.

Washington, 12 janvier — Indications pour la Louisiane — Temps—beau vendredi et jeudi; vents frais du nord-ouest.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Origine de Fantine.
Le voyage de Loti—En route vers l'Inde.
Les dernières Gardes du Corps.
Le Roman de l'Aïeule.
La Fleur Bretonne.
L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

NOTRE CARNAVAL.

Voilà bien longtemps que nous assistons aux fêtes du carnaval de la Nouvelle-Orléans, qui sont célèbres dans les deux mondes et dépassent parfois en splendeur toutes celles des plus grandes villes méridionales de l'Europe. Nous en avons vu de bien brillantes qui avaient attiré, ici, une foule énorme de curieux et d'amateurs, venus de tous les points de l'horizon, pour jouir de ces éblouissants spectacles.

Jamais, croyons-nous, aucun de ces carnavals ne s'est présenté sous de plus heureux auspices que celui de cette année. Il nous arrive de tous les côtés, du Nord, du centre, du sud de l'Amérique, par centaines, par milliers, des étrangers qui s'installent, parmi nous, dans l'intention d'y passer une grande partie de l'hiver, et ils y resteront, cette fois, plus longtemps qu'à l'ordinaire, parce que l'hospitalité que nous leur offrons est plus large que jamais; parce que notre ville s'est, depuis quelques années, prodigieusement améliorée et embellie; parce que les mauvais jours de l'hiver sont passés et que tout nous annonce, pour cette heureuse époque, des journées radieuses et une atmosphère d'une tiédeur enivrante; parce que, enfin et surtout, les fêtes, cette fois, doivent être plus nombreuses et plus splendides que jamais.

Justement la période que nous pouvons vouer au plaisir est plus longue qu'à l'ordinaire. Il nous est loisible de multiplier nos fêtes publiques et particulières, nos réceptions, nos bals, nos processions; et notre monde élégant, aussi bien que chacune de nos sociétés mystiques, en a profité pour rendre notre carnaval extrêmement attrayant.

Cette année, nos processions, nos parades de jour et de nuit seront plus nombreuses qu'elles ne l'ont été dans le passé:

Procession aux flambeaux de Nérée, le 21 février.

Procession aux flambeaux de Momus, le 22.

Entrée solennelle de Rex dans sa bonne ville de la Nouvelle Orléans, le 26, à midi.

Le même soir, procession aux flambeaux de Protée.

Le jour du Mardi Gras, à midi, procession de Rex, suivi d'un nombreux cortège.

Enfin, le soir, grande parade de Comus, suivie d'un bal magnifique.

N'oublions pas de mentionner la fête que donnent les Elfes d'Obéron, dans la salle de l'Opéra Français, qui aura lieu, le 15 février, et ouvrira brillament cette série de célébrations. On voit que notre carnaval de cette année sera d'une splendeur inaccoutumée. C'est ce qui explique la venue de tant de milliers d'étrangers, anxieux de jouir de toutes ces fêtes, de tous ces enchantements.

DEFENSE NAVALE

EN FRANCE.

Un article du contre-amiral Dupont:

La proposition déposée par M. Lockroy sur le bureau de la Chambre, tendant à l'ouverture d'un emprunt de 500 millions pour l'organisation de notre défense navale, appelle l'attention sur le livre que vient de publier l'ancien ministre de la marine.

Le premier ministère de M. Lockroy nous avait valu, sur la marine, un livre intéressant. Le second passage du même ministre à la rue Royale lui a fourni l'occasion de publier sous le titre: la *Défense navale*, un ouvrage qui, dans les circonstances actuelles, sera lu avec fruit par tous ceux que passionne la grandeur de notre pays.

M. Lockroy fait remarquer que la prépondérance intellectuelle et industrielle d'une nation est la conséquence de ses victoires. La prospérité actuelle de l'Allemagne en est un exemple et il craint, pour nous, un manque de préparation navale pouvant conduire à de nouvelles défaites: par suite à un nouveau déclin.

Cet état naval de la France, il l'expose, dès lors, longuement, avec des détails précis, dans un tableau un peu trop poussé au noir, mais destiné à ouvrir les yeux des moins clairvoyants.

Selon lui, tout laisse à désirer. S'il s'agit de la flotte, il fait l'éloge du personnel, mais il montre que le matériel est insuffisant et défectueux. S'il se reporte à la défense des côtes, il prouve que le département de la guerre qui, contre tout bon sens, en est responsable, n'a fait aucun préparatif sérieux. Si, enfin, il jette les yeux sur notre domaine colonial, d'où la marine a été soigneusement exclue, il constate que les points d'appui nécessaires à notre action sur toutes les mers ne sont pas organisés.

Tout cela est exact. Mais qui est responsable d'un semblable état de choses? M. Lockroy ne le dit pas nettement, et je tiens à combler cette lacune:

Notre flotte est insuffisante, ses unités de combat parfois médiocres, parce que—ainsi que je l'ai répété si souvent ici même—une flotte ne peut que refléter la politique extérieure qu'elle a mission de faire triompher et que, depuis vingt-cinq ans, nous n'avons aucune politique extérieure. Les amis de M. Lockroy, qui la dirigent depuis si longtemps, en ont fait une chose inconsistante, flottante, sans but défini, soumise à des fluctuations sans nombre. Comment nos conseils techniques auraient-ils pu y trouver un guide?

Notre défense du littoral est mal organisée parce que, entre la mainmise de la guerre sur un service qu'elle ne peut diriger et les désirs de la marine d'assurer une défense indispensable à ses mouvements, le régime parlementaire a toujours été incapable de départager les avis, d'imposer une ligne de conduite, de fixer un point de soudure entre l'action de la marine et celle de la guerre.

Enfin, nos points d'appui aux colonies sont restés sans défense parce que le ministère du pavillon de Flore a émis la prétention d'y absorber des questions militaires qu'il est incapable non seulement de résoudre, mais même de poser—et que personne n'a eu le pouvoir de mettre fin à ce désordre et de faire rentrer tout le monde dans la voie rationnelle.

"Les colonies, dit l'auteur, ont pour la marine une antipathie qu'elles ne cachent pas. La marine ignore la guerre, et la guerre ne sait pas ou ne veut pas savoir ce que c'est que la marine. Volontiers elle la considère comme une entreprise de transports!"

Nous sommes donc pleinement de l'avis de l'ancien ministre de la marine lorsqu'il signale virilement les lacunes de nos organisations navale, côtière et coloniale. Mais nous ajoutons que la responsabilité de ce malheur incombe entièrement au régime abominable, incapable de direction, rongé par les passions politiques, presque anarchique qui, depuis un quart de siècle, tue la France en énervant toutes les bonnes volontés, en épuisant les finances, en inquiétant tous les intérêts.

A son arrivée au pouvoir, M. Lockroy a déployé la plus louable activité pour remédier à ce mal et il développe les projets qu'il a mis à exécution ou qu'il a préparés. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain. Pour l'instant, la discussion de ces détails serait inutile. Il vaut mieux rester dans les questions générales. Depuis Fachoda et les échecs des Anglais au Transvaal, on doit envisager une guerre maritime dont l'éventualité paraissait jadis impossible.

M. Lockroy le dit nettement. C'est une lutte contre l'Angleterre qu'il faut se préparer à soutenir C'est en vue de cette hypothèse que nos forces doivent être organisées sans retard. L'Angleterre, humiliée dans l'Afrique australe, peut vouloir ce conflit pour mettre la marine de France hors de cause inévitable que la Grande-Bretagne soutiendra avec l'Allemagne au vingtième siècle.

La conclusion est hésitante: "Quand on compare les efforts de l'Angleterre aux nôtres, on est effrayé de la modestie de nos prétentions. Il est vrai qu'étant données les ressources financières, c'est beaucoup."

Heureusement, M. Lockroy, le député, a montré plus de décision que l'écrivain, et c'est une sorte de "naval defense act" qu'il a déposé sur le bureau de la Chambre.

Je n'ai pas grande idée de nos parlementaires. Mais l'ancien ministre de la marine est trop convaincu, pour ne pas leur faire comprendre qu'il y a, pour l'instant, des choses plus utiles que la chasse aux congrégations, les complots imaginaires et les débats de la Haute Cour.

LES ECHECS DES ANGLAIS

Les Anglais ont une façon au moins originale d'expliquer leurs échecs dans l'Afrique du Sud. Leurs journaux les plus sérieux prétendent aujourd'hui que la faute en est au.... sport!

Il paraît que ce ne sont pas les Anglais qui détiennent le record de la pratique de tous les sports, ce sont les Boërs. Dans les écoles du Transvaal on fait du tennis, du cricket, du foot-ball, du cycle, avec rage. Et l'on cite ce fait que, la veille encore de l'envoi de l'ultimatum du président Krüger, les journaux de Johannesburg étaient plutôt remplis de prouesses sportives des Boërs que de la question des armements.

D'où les Anglais concluent que si leurs adversaires ont montré plus d'endurance, de tactique pratique, de supériorité affirmée comme cavaliers et comme tireurs, bref, s'ils ont été vainqueurs, c'est qu'ils sont des sportsmen plus entraînés qu'eux-mêmes.

Au fond, le raisonnement n'est pas si déraisonnable, qui sacre le sport dieu des combats!

La France en Chine.

Satisfaction complète — Le vice-roi de Kuang-Toung déplacé—Indemnité aux victimes.

La diplomatie française a obtenu prompte et complète satisfaction du gouvernement chinois, au sujet des entraves qui avaient été apportées à la tranquille possession par la France de la baie de Kouang-tchéou-Ouan, qui lui a été concédée à bail par traité.

Après des négociations relatives à la délimitation du territoire français, le Tsung-li-Yamen avait refusé de ratifier les accords conclus entre l'amiral Courrejolles et le maréchal Sou. Des troubles avaient eu lieu. Deux enseignes du croiseur «Descartes» avaient été tués, ainsi que le P. Thanez, appartenant à une mission française.

Ces événements datent seulement de quelques semaines. Pour qui connaît les lenteurs calculées du gouvernement de Pékin, un résultat si promptement obtenu est un véritable succès.

Voici, en effet, la note communiquée par l'agence Havas:

«Le ministre de France à Pékin fait connaître qu'un décret impérial publié par la «Gazette de Pékin» nomme Li-Hung-Tchang vice-roi intérimaire de la province de Kuang-Toung. Le vice-roi actuel est appelé à Pékin.

«Le sous-préfet de Soui-Kai, dans le cercle duquel a été accompli le meurtre de deux enseignes du «Descartes«, a été dégradé.

«L'indemnité demandée pour les familles de ces officiers a été promise.

«Le maréchal Sou se rend à Pékin, porteur de l'acte de délimitation du Kouang-tchéou-Ouan, fixée conformément aux demandes de la France.

«Les réparations pour le meurtre du P. Thanez sont accordées.

«Le ministre de France reçoit l'ordre de poursuivre ses démarches jusqu'à complète satisfaction.»

Où faut-il vous marier?

Si vous vous mariez, marlez-vous à Helgoland. Il n'y a pas de contrée plus bénigne aux noces étrangères. Les frais en sont fixés par une vieille loi: 100 marks au pasteur, 50 aux autorités de l'île, 26 à l'église, 17 aux employés subalternes, total: 200 marks ou 250 fr. Heureux de s'épouser à des conditions économiques, les fiancés accourent de toutes parts. En cinq ans, le produit des mariages a été de 130,000 fr. Il y faut joindre les bénéfices qu'amène le séjour des conjoints, dont les plus pressés restent au moins deux jours. Mais il fallait se marier dans l'île heureuse avant le 1er janvier 1900. Car, depuis cette date, la mise en vigueur d'un nouveau Code civil a ramené au taux commun les frais de mariage des étrangers. Les habitants ont demandé un sursis au Reichstag: ils ont fait valoir qu'ils perdaient le plus clair de leurs revenus: que ces revenus étaient nécessaires pour amortir une dette de 700,000 marks, contractée en faisant des travaux d'une utilité urgente, comme la consolidation des dunes que bat l'âpre mer du Nord. Nous ne savons si le Reichstag a fait droit à leurs doléances. Le mariage à Helgoland deviendra aussi fabuleux que l'embarquement pour Cythère. Mais comment ne pas regretter une coutume si aimable, qui faisait de toute la vie de cette île un jour de fête, dont elle ne voyait jamais le lendemain, et un rêve de bonheur dont le réveil ne se faisait pas dans son horizon; une coutume qui l'enrichissait honnêtement, et qui en rendait les habitants doux et polices. Ces qualités disparaîtront avec les mariages qui leur donnaient un emploi. Les Holgolandais deviendront durs et féroces comme le reste des hommes. Ils méritent, pourtant, que l'histoire ne les oublie pas. Ils auront été les derniers spécialistes du bonheur des autres.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

La production de "Zaza" à la Nouvelle-Orléans, a été une des plus heureuses idées de la direction du Tulane, cette année. Elle a fait de très belles salles jusqu'ici, et il en sera de même aujourd'hui, en matinée et le soir.

Demain, première de "The Old Homestead", pièce purement américaine, produisant à la scène les mœurs charmantes des populations de la Nouvelle Angleterre. Nous donnerons demain quelques détails sur cette étude de mœurs.

CRESCENT THEATRE.

Nous avons eu, pendant quelques jours, un temps affreux qui a quelque peu nui aux recettes de nos théâtres. Mais l'atmosphère s'est rasséréné et avec le beau temps sont revenues les belles recettes. Il y avait une magnifique chambrée, hier soir, à la représentation de la "White Slave," un des drames les plus populaires du répertoire américain, et les exécutions d'une troupe d'élite n'eut pas peu contribué à redoubler le succès de la pièce.

Dimanche, 1ère des minstrels Primrose et Dockstader.

GRAND OPERA HOUSE.

"Davy Crockett" achève brillamment, aujourd'hui, une série de superbes succès au Grand Opera House. Hier encore, la foule était énorme pour applaudir cette charmante pièce et ses dignes interprètes, tous membres de l'excellente troupe Baldwin-Melville.

Demain, en matinée, première de East Lynne, une des pièces les plus populaires du répertoire américain, avec Miss Esther Lyon dans le rôle principal, et M. Murdock. La pièce est, nous affirme-t-on, montée avec soin par la direction, qui compte sur un grand succès.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Un jeune homme, ami de Boireau, fait un mariage d'argent, il épouse une vieille fille ayant largement passé la quarantaine. Hier, il la présente à son ami.

—Ma future, dit-il.

Boireau, à son oreille:

—Dis plutôt ma passée!

DEPECHES

Télégraphiques

Mort d'un chef indien à Paris.

Presse Associée—

Paris, France, 12 janvier—«Spotted Tail», un chef Sioux exhibé à Paris, est mort hier d'une affection cardiaque. Il était âgé de quatre-vingt neuf ans.

La cargaison du vapeur Beatrice

Presse Associée.

Londres, 12 janvier—Une enquête faite cette après-midi par M. Choate, ambassadeur des Etats-Unis, n'a rien produit de précis au sujet de la disposition de la cargaison américaine du vapeur Beatrice, le ministère de la guerre n'ayant reçu aucune nouvelle information.

La définition de la contrebande de guerre par le gouvernement est diversement interprétée, mais la Presse Associée est informée qu'il maintient sa position originale.

En dépit des démentis arrivés par le câble, toutes les cargaisons américaines, excepté celle du vapeur Beatrice, ont été relâchées.

Le Foreign Office est sous l'impression que la prompte décision prise est due à M. Choate.

Stricte neutralité.

Presse Associée—

Berlin, Allemagne, 12 janvier—La «Norde Deutsen Gazette», un organe semi-officiel, dit que le gouvernement a établi qu'il était incompatible avec une stricte neutralité de permettre l'envoi de matériel de guerre de l'Allemagne à la Grande Bretagne ou au Transvaal, et qu'en conséquence, quand on a annoncé que Herr Krupp fabriquait des obus d'acier pour la Grande Bretagne, la maison a été promptement requise de cesser la fabrication et l'envoi d'armes, de canons, de munitions ou autre matériel de guerre à l'un ou l'autre des belligérants.

Le consul Hay.

Presse Associée.

Londres, 12 janvier—A propos d'un rapport de Washington circulé à Londres, d'après lequel les Boers refuseraient de recevoir Adelbert S. Hay, le nouveau consul des Etats Unis à Pretoria actuellement en route pour son poste, parce qu'il a été en constante communication avec le ministère des affaires étrangères durant son séjour à Londres, le représentant de la Presse Associée est informé que les rapports de M. Hay avec le Foreign Office ont été bornés à une visite de politesse à Lord Salisbury, visite qui n'a duré que quelques minutes et n'a été faite que parce que M. Hay, fils du secrétaire d'Etat des Etats-Unis, ancien ambassadeur à Londres, désirait présenter personnellement les compliments de son père au premier ministre.

La Presse Associée est officiellement informée que Lord Salisbury et M. Hay n'ont pas discuté les affaires du Transvaal.

L'opinion du docteur Leyds.

Presse Associée.

Londres, 12 janvier—En réponse à un télégramme de la Presse Associée le docteur Leyds, représentant diplomatique du Transvaal, télégraphie de Bruxelles:

Je ne vois aucune raison pour laquelle le gouvernement du Transvaal ne reconnaîtrait pas M. Hay comme représentant des Etats-Unis. Je n'en puis dire plus, car les communications avec mon gouvernement sont coupées.

La question des pêcheries de Terre-Neuve.

Presse Associée.

Londres, 12 janvier—Les fonctionnaires du Foreign Office déclarent hautement que la question des pêcheries de Terre-Neuve est réglée, pour une autre année, tout au moins, par l'acceptation de la proposition du gouvernement français du maintien du "modus vivendi" par la Grande-Bretagne.

Mort du comte d'Ava.

Presse Associée—

Londres, 12 janvier—La mort du comte d'Ava, des suites de blessures reçues dans le sud de l'Afrique est annoncée.

La beauté se rapporte au sang.

Un sang pur donne une peau nette. Il n'y a pas de beauté sans cela. Le Cascarets Candy Cathartic épure le sang et le rafraîchit ainsi en stimulant le foie paresseux et éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des boutons, clous, taches, points noirs et de teint bilieux et maladif en prenant Cascarets—beauté pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie. 10cts, 25cts et 50cts.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

27 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

DEUXIÈME PARTIE.

LES EXPLOITS D'ANDRES

II

SUR LA PISTE.

(Suite.)

Le couteau d'Andrès ne l'avait pas dépêché dans l'autre monde d'une seule traite, mais sa situation ne laissait pas que d'être extrêmement critique.

Aucun passant dans la ruelle sombre, nulle ronde d'agents en perspective.

Et les acolytes d'Andrès se rapprochaient de plus en plus.

—Il ne peut pourtant pas s'être évanoui en fumée!....

—On ne l'a pas escamoté!

—Faut qu'on le trouve!....

—Le v'là!....glapit la femme, vraie diablesse enjuponnée dont les petits yeux perçants voyaient dans l'obscurité.

—Où donc?....

—Là!....Collé le long du mur comme un saint de pierre.

—Bon. Attends un peu. J'vas l'aplatir!....

Et l'hercule se ramassa sur lui-même et brandit ses poings énormes.

—Hardi!.... fit la femme en faisant claquer sa langue pour exciter encore le misérable.

Nos lecteurs ont sans doute reconnu dans ce couple prêt aux pires besognes, deux de nos anciennes connaissances: l'ex garçon boucher, Ernest Marteau, dit Coupe-la-Peau, et sa compagne la méchante et souriante Susurrette.

Chaque soir ils se trouvaient sur la route du chef, à un endroit déterminé, rarement le même. Andrès, en passant près d'eux, leur jetait un ordre à voix basse ou recevait un renseignement, une indication de rendez-vous.

Ce soir là, il avait dit:

—Suivi par un roussin. Ayez l'œil. Son affaire là-bas, le long de l'église.

—Compris, avait répondu Coupe-la Peau.

Et lorsque Charlot-Gargouille, méfiant, mais loin de soupçonner une entente aussi parfaite, les eut dépassés, ils partirent sur ses traces, d'abord avec lenteur pour ne pas lui donner l'éveil, puis ils pressèrent le pas.

Ils arrivèrent quelques secondes après la chute de l'infortuné Charlot-Garguille, et venaient enfin de le découvrir tapi dans l'encoignure où il s'était refugié.

—Hardi!....Hardi!.... répéta Susurrette.

Charlot crut bien que sa dernière heure allait sonner si l'on ne venait pas à son secours, car son bras engourdi pendait inerte à son côté et il se sentait incapable de se servir de son revolver.

Néanmoins, il prit l'arme de sa main gauche, la dirigea tant bien que mal en face de lui et tira.

Le revolver était du calibre 12 et la détonation fut très forte.

Coupe-la-Peau qui se précipitait en avant, fit un bond de côté.

—Hé! c'est pas un joujou de demoiselle qu'il a l'roussin!

Charlot pressa deux fois la détente, coup sur coup et comme il se sentait fléchir sur ses jambes, il cria de toutes ses forces:

—Au secours!...

—Toi, mon bonhomme, on commencera par te couper l'sifflet, la prochaine fois!... fit Coupe-la-Peau, rageusement. Tas de la chance, car l'patron rate rarement son coup!... N'y reviens pas, à revoir.

Et s'adressant à Susurrette, qui s'était rangée le long du mur à l'abri des balles et qui trépignait d'impatience et de colère:

—Du leste, la petite!.... Faut pas se faire prendre dans ce boyau de ruelle ... Filons....

Et les deux misérables rebroussèrent chemin et s'enfuirent vers le pont Saint-Louis et la Morgue.

Du côté opposé, venant du poste de l'Hôtel-Dieu, des agents accoururent au pas gymnastique.

Ils recueillirent Charlot-Garguille qui défaillait et le portèrent chez le plus proche pharmacien, où un médecin de nuit procéda à un premier pansement.

—Suis-je en danger? demanda le pauvre Charlot qui n'en menait pas large.

—Non, répondit le docteur. Quinze jours de repos. Seulement vous l'avez échappé belle; trois centimètres plus à gauche et vous aviez la poitrine traversée.

—Je brûlerai un cierge à mon patron, fit Garguille qui eut la force de sourire.

Et il demanda qu'on le reconduisit à son domicile, rue Caumartin.

III

LE MÉNAGE D'ANDRÈS.

Andrès, laissant à ses acolytes le soin d'achever son œuvre de mort, s'était éloigné dans la direction de la place du Parvis. Il gagna le pont Saint-Michel et prit une voiture à la station.

—Cocher, rue de Lécluse.

Le cocher épouvanté de la longueur de la course,—c'était tout là-haut, vers la place Clichy,—faisait semblant de ne pas savoir où se trouvait une rue aussi lointaine.

—N'ayez pas peur, fit Andrès, allez vite et je paierai double.

L'automédon reluqua le client vit d'un coup d'œil connaisseur qu'il avait de la surface et fouetta son cheval.

Une demi-heure après, il touchait au pied de la statue du général Moncey.

L'entrée de la rue Lecluse était à deux pas.

—Bourgeois, quel numéro?...

—Cela suffit. Je descends.

Andrès paya le cocher de façon satisfaisante et poursuivit son chemin à pied.

Tout en remontant la petite rue paisible qu'il avait indiquée, il s'assurait que personne ne le suivait, et, tranquille, il gagnait la rue des Dames, un peu plus haut, une rue commerçante et animée.

C'était dans une maison de cette rue qu'il avait son domicile réel.

Il pénétra chez lui comme un bon négociant, un employé modèle qui vient de finir sa journée, eut un respectueux salut de sa concierge en passant, monta l'escalier bien pacifiquement et ouvrit la porte de l'appartement du premier étage qu'il occupait.

Personne dans la première pièce.

Une bonne lavait la vaisselle dans la cuisine, petite pièce ridiculement petite, suivant le principe de MM. les architectes de Paris qui ignorent obstinément l'importance de l'espace où se prépare la nourriture quotidienne et qui font de la principale pièce de la maison un réduit obscur, insuffisant et malsain.

Dans la salle à manger, où il pénétra tout de suite, une femme les coudes appuyés sur la table non desservie dormait.

La physionomie volontaire et dure d'Andrès s'était étrangement adoucie, son regard flottait et sa main—celle qui venait de manier le couteau—avait des mouvements câlins.

Il s'approcha sur la pointe des pieds, se pencha doucement et mit un baiser au bas de l'oreille de la dormeuse.

Celle ci s'éveilla brusquement.

—Hein? Quoi?....

—N'aie pas peur, Désirée, ma mignonne, c'est moi....

Désirée bâilla, s'étira, se frotta les yeux et fit d'un accent désagréable:

—D'où sors tu?

C'était une femme d'une trentaine d'années, blanche, molle, grasse, aux traits assez réguliers, déjà fatigués et lourds.

Les yeux étaient superbes, noirs avec de longs cils tout... mais la beauté toute spéciale de cette créature résidait dans sa chevelure d'une abondance extrême et d'une couleur de rubis. Une chevelure de feu, lumineuse et chatoyante....

En dehors de cette richesse extérieure, la vulgarité plate et niaise d'une fille sans éducation et sans instruction.... Des vices à revendre et une vanité monstrueuse....

Andrès adorait cette femme.. C'était sa faiblesse, sa joie, sa peine et son châtiment.

Devant elle, toutes ses qualités d'intelligence, toute sa force, son audace, son orgueil tombaient à rien, s'anéantissaient complètement.

Il était l'être hésitant et faible qui aime et qui a peur de déplaire.

Cette femme, il l'avait rencontrée dans l'atelier d'un peintre où elle posait les Vénus et les Madeleines et, tout de suite, il qui avait couru les deux mondes et qui ne s'était attaché nulle part, il connut les ivresses et les douleurs de la véritable passion. On ne peut éviter sa destinée.

Il fallait, pour que la vie détestable d'André Barthès eut une terminaison logique et nécessaire, qu'il rencontrât Mlle Désirée, dite Ocre Rouge, c'est à dire une fille sans cœur et sans intérêts